

EXTIMITÉ

Du dedans au dehors

« La force de ces images – mais la vision était alors si mêlée de sons que le mot “image” ne convient pas – la force, quoi qu’il en soit, de ces impressions m’entraîne encore à m’écarter de mon sujet. Ces instants – dans la chambre des enfants, sur la route de la plage – peuvent encore être plus réels que le moment présent. »
– Virginia Woolf, *Instants de vie* (1972)

Avec le concept d’extimité, Jacques Lacan désigne cette zone paradoxale où ce qu’il y a de plus intime en nous se manifeste aussi au dehors. Il ne s’agit pas d’un dedans protégé opposé à un dehors exposé, mais d’une circulation continue entre les deux, à la manière d’un ruban de Möbius dont on ne peut déterminer ni le point de départ ni la face intérieure.

Cette notion éclaire profondément le travail de Florence Chevallier, dont les images ne livrent jamais des récits personnels clos ou des confidences à déchiffrer. Elles ouvrent au contraire des espaces intermédiaires, où l’intime devient partageable sans jamais se livrer entièrement. Les espaces qu’elle photographie ne sont pas des décors biographiques, mais des lieux de passage où quelque chose du sujet affleure, sans jamais se fixer, tel un palimpseste à recomposer.

La formule freudienne « Je ne suis pas maître en ma demeure » résonne ici avec force. Le sujet n’est jamais totalement chez lui, ni en lui-même, ni dans les lieux qu’il habite. Les espaces photographiés par Florence Chevallier deviennent ainsi les métaphores d’une étrangeté familière et inquiétante, habités par des désirs, des souvenirs et des troubles qui ne se laissent pas entièrement nommer.

Laisser être image

« Ne serait-il pas possible que des choses que nous avons ressenties avec une grande intensité aient une existence indépendante de notre esprit ? Et en ce cas ne serait-il pas possible qu’avec le temps on en vienne à inventer un appareil qui permettrait de les enregistrer ? »
– Virginia Woolf, *Instants de vie* (1972)

C’est ainsi que dans la photographie, il ne s’agit pas d’imposer un sens, mais de laisser être. Le vouloir-dire s’efface au profit de l’apparition, du signe, de ce qui surgit sans se soumettre à une intention totalement consciente. La photographie est un art qui reproduit le réel avec une précision inégalée, mais qui, loin de l’imiter ou de l’épuiser, en redouble l’énigme. De cette manière, la photographie ne clarifie pas le monde mais vient enrichir la perception, révélant l’opacité, les zones de trouble et d’indétermination.

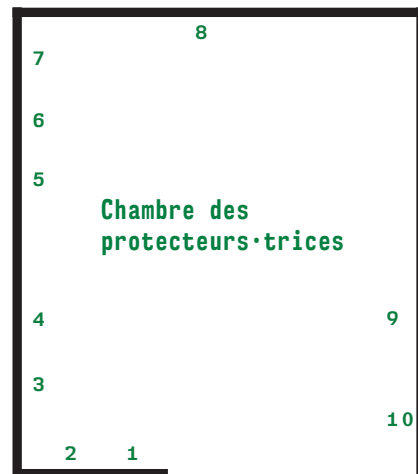
Cette puissance tient aussi à la pluralité de ses usages – vernaculaires, documentaires, informatifs ou artistiques – qui font de la photographie un médium profondément ambivalent. Elle peut prouver, archiver, tromper, témoigner mais aussi inviter à la contemplation et au rêve. Dans le travail de Florence Chevallier, l’image ne cherche pas à expliquer, elle maintient ouverte une expérience.

Roland Barthes a formulé cette puissance singulière à travers la notion de *punctum* (*La Chambre claire*, 1979); ce détail imprévisible qui nous touche sans raison apparente, parfois après coup, persistant dans la mémoire, si bien qu’il ressurgit même les yeux fermés. C’est dans ce dévoilement imperceptible, qui échappe à notre conscience, que fonctionnent les photographies de Florence Chevallier. Elles ne s’épuisent pas dès la première vision mais reviennent, rejaillissent. L’image demeure ainsi instable, subjective, ouverte aux *enchantelements*.

Empreintes corporelles

La photographie est profondément inscrite dans la chair, relévant moins d’un regard distant que d’un contact épidermique. Comme un tatouage indélébile, elle conserve la trace des mondes traversés : le soleil, le temps, les épreuves la marquent durablement, de la même façon que la pellicule retient la lumière et fige une image. « Rien n’est plus profond que la peau », écrivait Paul Valéry ; la peau est à la fois surface et profondeur, limite et passage. La photographie partage cette propriété. Elle repose sur l’exposition d’une surface sensible recevant l’empreinte du monde; le résultat d’un contact, d’un choc lumineux inscrivant quelque chose du dehors dans la matière.

Un quelque chose parfois invisible à notre vision immédiate, que Walter Benjamin décrit comme l’« inconscient optique » de la photographie, révélant ce qui nous échappe, permettant de figer des gestes, des détails et des intensités d’habitude invisibles ou imperceptibles. À l’instar de la psychanalyse, elle révèle ce qui échappe à la conscience.



L’attachement à la matérialité des images, à leur corporalité, est centrale dans le travail de Florence Chevallier. Corps enlacés ou libérés, étoffes lacérées ou enchevêtrées, fleurs étincelantes ou incandescentes portent les marques du temps, du désir et du souvenir. La photographie devient un lieu où le monde s’inscrit dans la chair, et où la chair devient, à son tour, surface d’inscription du monde.

L’extime se joue précisément là, dans ce point de contact où le dehors touche au plus près, sans jamais se laisser posséder.

AUTOUR DE L’EXPOSITION

Samedi 7 février à partir de 14h30 : vernissage, cocktail.

Samedi 28 mars, 15h30 : rencontre publique en présence de l’artiste et du commissaire.

Tout au long de l’année, des ateliers artistiques gratuits sont proposés chaque week-ends :

> **tous les samedis :** atelier à volonté, ouvert en continu de 14h30 à 17h30, accessible pour les enfants et les adultes. Sans réservation et gratuit, le samedi est l’occasion d’éveiller votre curiosité et de découvrir de nouvelles formes plastiques aux côtés d’un médiateur-plasticien.

> **tous les dimanches :** atelier en famille proposé de 15h à 17h sur réservation. Une parenthèse poétique et artistique à partager en famille, pour donner forme à des créations uniques, en lien avec les actualités du Centre d’art contemporain.

> **pendant les vacances scolaires :** en parallèle des ateliers proposés chaque week-end, l’équipe du Centre d’art contemporain vous accueille pour des temps uniques à l’occasion des vacances scolaires. Eveil artistique et culturel pour les plus jeunes, mini-stage artistique ou encore ateliers de pratiques aux côtés d’artistes plasticien·ne·s... Autant d’offres culturelles ouvertes à tou·te·s et gratuites !

La programmation des Tanneries et toutes nos actualités sont à retrouver sur notre site internet, rubrique Agenda



INFORMATIONS PRATIQUES

Les Tanneries
Centre d’art contemporain
d’intérêt national
234, rue des Ponts
45200 Amilly



T. 02.38.85.28.50
contact-tanneries@amilly45.fr
www.lestanneries.fr

Ouvert du mercredi au dimanche
de 14h30 à 18h
Entrée libre

Suivez-nous sur nos réseaux sociaux !

- Facebook: lestanneriescac
- Twitter: lestanneriescacamilly
- LinkedIn: Les Tanneries, Centre d’art contemporain
- Instagram: lestanneries_cacin
- YouTube: lestanneries_cacin



Visuel couverture : *Toucher terre*,
© Florence Chevallier, ADAGP, Paris, 2025

LES TANNERIES

CENTRE D’ART CONTEMPORAIN
D’INTÉRÊT NATIONAL

GALERIE HAUTE

FLORENCE CHEVALLIER

CHAMBRES AVEC VUES

DU 7 FÉV. AU 12 AVR. 2026

L'exposition *Chambres avec vues* tisse un récit où l'espace architectural se superpose à une architecture psychique, à l'image de la bibliothèque foisonnante d'Aby Warburg, son *Atlas Mnémosyne* - véritable laboratoire de pensée, composé de notes, d'images et de constellations visuelles. La maison, la chambre et l'habitat matérialisent ici des espaces de projection, des surfaces (photo)sensibles où s'inscrivent des expériences intimes tout autant que des histoires collectives.

Cette exposition est le fruit d'un dialogue entre Florence Chevallier et Fabrice Bourlez, philosophe et psychanalyste. Leur rencontre, à la croisée de l'enseignement, s'est transformée en une amitié intellectuelle, qui vient se prolonger ici par un geste curatorial singulier, où Fabrice Bourlez pose son regard sur une œuvre photographique, non pour l'expliquer, mais pour en révéler une expérience sensible et esthétique. Loin d'imposer un discours extérieur, il organise une pensée, proposant une lecture de l'ensemble de l'œuvre de l'artiste à partir de ce qu'elle est devenue, faisant dialoguer des séries éloignées dans le temps, révélant une logique souterraine plutôt qu'une cohérence linéaire, chronologique ou narrative.

Ce commissariat repose sur la conviction partagée que le sens d'une œuvre n'est pas toujours pleinement déterminé au moment de sa création, mais peut apparaître plus tard, dans le temps du regard. La photographie devient alors un lieu où s'écrit une histoire malgré soi - une histoire traversée par l'inconscient, par la vulnérabilité, par ce que Fabrice Bourlez nomme une « solitude peuplée ».

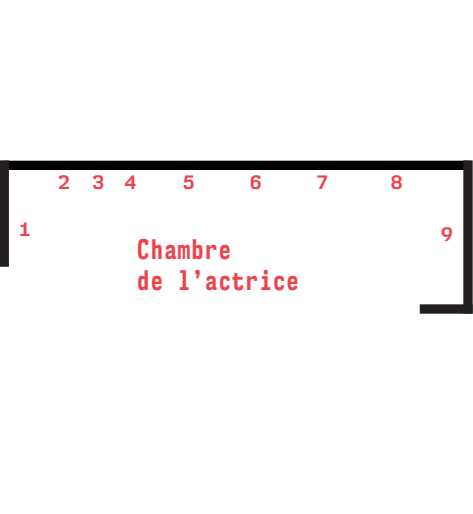
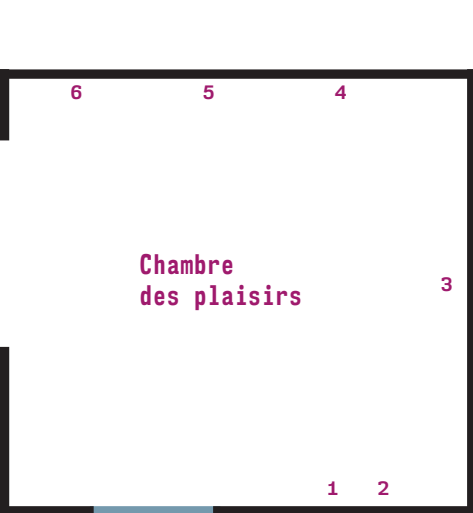
INTIMITÉ

Une femme photographe

Avant de se consacrer pleinement à la photographie, Florence Chevallier a suivi une formation théâtrale, qui marque durablement son rapport au corps, au geste et à la présence. Comme théorisé par Hannah Arendt, le théâtre, espace d'apparences, se construit sur un modèle politique et s'articule entre une scène publique - un lieu de représentation de soi et des autres - et un espace caché - celui des coulisses - où se joue ce qui ne peut être montré. Cette tension entre exposition et retrait, révélation et dissimulation, irrigue durablement le travail de Florence Chevallier. C'est ainsi que les corps photographiés par l'artiste ne sont jamais purement descriptifs ou passifs, mais engagés, suspendus, traversés par une intensité dramatique qui tient autant de la mise en scène que de l'image fixe. Ils occupent cet entre-deux, visibles mais non livrés, présents mais insaisissables.

Rencontrer aujourd'hui le travail de Florence Chevallier, c'est aussi rencontrer une histoire de la photographie traversée par les questions du genre, de l'autoreprésentation et du regard. Dans les années 1980-1990, alors que le champ artistique demeure largement masculin, elle revendique le fait d'être une femme qui photographie une femme, refusant la position d'objet assignée par un regard extérieur. Son œuvre s'inscrit dans une lignée où l'intime devient un lieu de résistance, rejoignant ce que Virginia Woolf formulait dans *Une chambre à soi* (1929), à savoir la nécessité d'un retrait du monde pour libérer un geste créateur ; un espace matériel, symbolique et mental, depuis lequel une parole - ou une image - peut advenir, se réaliser.

Dans ses autoportraits, Florence Chevallier ne « joue » pas devant l'objectif mais cherche à engager son corps, se mettre en scène, prendre position. Être visible devient un acte. Comme dans l'œuvre de Cindy Sherman, il ne s'agit pas de se montrer tel que l'on est, de montrer une vérité de soi ou une réalité, mais de déconstruire les images assignées, les rôles préfabriqués, les stéréotypes persistants. L'image devient alors lieu de transformation plutôt que preuve.



La photographie comme seuil

Florence Chevallier envisage la photographie non comme un simple médium de représentation, mais comme un outil sensible, presque anthropologique, viscéralement lié au corps, à la mémoire et aux lieux. La photographie y apparaît comme un art du seuil, permettant de saisir un instant dans sa fugacité, tout en laissant affleurer ce qui, en nous, demeure insaisissable.

Cette approche se traduit par une tension constante entre surface et profondeur. « La photographie, c'est plat, c'est un art de la surface, de l'apparence », déclare-t-elle, « alors il s'agit de chercher à déchiffrer des soubassements, atteindre les profondeurs par la lumière ». La surface devient ainsi un espace actif, permettant d'accéder par le sensible, à des couches plus enfouies de l'expérience.

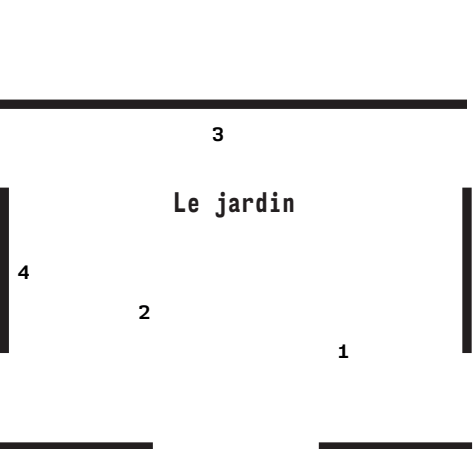
Dans *Chambres avec vues*, la surface photographique est souvent éclatante, séduisante, parfois saturée ; elle attire le regard tout en le maintenant à distance. Ce qui semble immédiat est finalement déjà construit, mis en scène, rejoué.

Sa série *Le Bonheur* est emblématique de cette approche. Longtemps perçue comme autobiographique, elle est relue depuis comme une fiction du bonheur. Les images rendent visibles des représentations culturelles, sociales et affectives qui fabriquent nos croyances de ce que doit être le bonheur. La lumière y est radieuse, les couleurs éclatantes, mais quelque chose résiste... Le bonheur est théâtral, fragile, parfois plombé par une solitude lourde, rappelant les illusions mises en scène dans le film qui partage le même titre, *Le Bonheur* (1965), d'Agnès Varda.

Chez Varda comme chez Pasolini (*Théorème*, 1968), la beauté n'est jamais innocente. Elle est chargée de tensions sociales, politiques, existentielles, abordées par le biais du sensible plutôt que du dicible.

À travers son regard singulier, Fabrice Bourlez met en lumière le fait que l'authenticité ne réside pas dans la confession, mais dans la capacité de l'image à révéler le mensonge des apparences, à faire vaciller ce que l'on croyait évident. C'est dans ce bonheur affiché, troublé, fané, que l'actrice-artiste s'émancipe au fil du temps et de ses *floraisons*.

« *Non [je n'ai pas été heureuse ici]; j'ai été gaie, voilà tout. Tu étais si gentil envers moi : mais notre maison n'a pas été autre chose qu'une salle de récréation. […] Voilà ce qu'a été notre union.* » - Henrik Ibsen, *Une maison de poupée* (1879)



Chambres habitées

La chambre - chambre noire, chambre de bonne, chambre close - occupe une place centrale dans l'œuvre de Florence Chevallier. Elle est à la fois lieu de retrait et d'exposition, espace du repos, du désir et de la vulnérabilité. Elle est aussi un espace politique, un *lieu à soi*.

Les photographies de Florence Chevallier capturent un motif, un objet, un instant, et invitent à une méditation. Elles attirent, retiennent, parfois inquiètent. Elles nous regardent autant que nous les regardons. Une question traverse l'ensemble de son œuvre : qu'est-ce qu'une photographie doit dire ? Doit-elle dire quelque chose ? Qu'est-ce que nous projetons, en tant que visiteurs, sur ces regards qui nous observent, sur ces lieux qui nous invitent, sur ces textures qui appellent presque le toucher ?

Cette attention à la matérialité rejoint une conception de la photographie non comme simple image, mais comme objet incarné, pris dans des usages, des affects et des gestes. Les œuvres de Florence Chevallier ne sont pas seulement à regarder, elles sont à éprouver. Elles engagent autant le corps de l'artiste, brûlé par les projecteurs et les éclairs de l'appareil, que celui des visiteurs, happés par une image où vient s'inscrire leur propre expérience, entre séduction et inquiétude.

Les étoffes et surfaces photographiées relèvent d'une logique haptique, une vision qui sollicite le toucher et convoque la mémoire sensorielle. Les draps, tissus et plis fonctionnent comme des métaphores du corps et du désir, matérialisant une tension constante entre protection et exposition, entre recouvrement et révélation, comme une manière de *toucher terre*, de revenir à une expérience incarnée du monde.

Jardins intérieurs

« *Son esprit aurait dû appartenir à son mari, être attaché au sein, comme un petit jardin fleuri à un parc. Il en aurait ratissé doucement les allées et arrosé les fleurs, y aurait désherbé les plates-bandes et cueilli parfois un bouquet. C'eût été une gracieuse dépendance d'un domaine déjà beau.* » - Henry James, *Portrait de femme* (1881)

Au sein de ces chambres habitées, le jardin apparaît comme une extension fondamentale. Ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors, il prolonge la chambre vers un espace ouvert, poreux, traversé par la lumière et par le temps.

La scénographie de l'exposition rejoue cette circulation en intégrant la présence du patio, élément central de l'architecture des maisons marocaines, qui ont imprégné l'enfance de l'artiste. Le patio est un espace de respiration, un cœur ouvert, un lieu de passage entre l'intime et le monde, où le regard peut se poser sans s'échapper.

La fleur est l'une des figures centrales de ce jardin intérieur. Rayonnante, colorée, parfois presque excessive, elle incarne ce que les Grecs appelaient le *pharmakon*, à la fois poison et remède. Fleur du désir et fleur de la mort, elle connecte Éros (l'amour) et Thanatos (la mort), entre vitalité et disparition.

La série des *Vaginal Flowers* de l'artiste Araki Nobuyoshi, dont les bouquets photographiés relient la beauté florale aux corps féminins, viennent aussi mettre en perspective la violence possible d'un regard et la conscience d'une fin inéluctable.

Dans les images de Florence Chevallier, les paysages, les jardins, les villes, les horizons participent de la même écriture sensible que les corps, en proposant une expérience aux couleurs saturées, aux lumières brulantes, éblouissantes, aux compositions presque picturales et aux présences proche du sculptural.

L'enfance, les corps aimés, les paysages fragiles qui apparaissent dans les images ne sont jamais idéalisés et sont traversés par l'incertitude et la précarité. Pourtant, le travail de l'artiste ne cède ni au désespoir ni à la nostalgie. Il ouvre des espaces de respiration, de méditation, de relation.

